

## REPÈRES du livre « Les limites de la connaissance de la nature » GA 322<sup>1</sup>

François Lusseyran et Daniel Bariaux, docteurs es sciences physiques. Mars 1995.

Ce cycle de huit conférences données à Dornach en 1920 occupe une place très spécifique dans l'œuvre de Rudolf Steiner. Il constitue en effet une forme de prologue au premier cours universitaire de science de l'esprit. Ce cours a eu pour but de réunir et de faire s'exprimer des personnes engagées dans des domaines d'activités très variés (médecine, biologie, pédagogie, arts, économie, politique, physique, chimie, mathématiques, technologie...) et de chercher des solutions aux nombreux problèmes fondamentaux liés à l'évolution de ces différentes disciplines. Ce cycle n'est cependant pas un cours d'épistémologie des sciences, organisé pour une démonstration et visant à positionner et justifier l'anthroposophie vis-à-vis des disciplines scientifiques de l'époque. Il suit un chemin rigoureux, qui permet de discerner, à partir des tendances profondes animant l'humanité, les aspirations à l'origine de la démarche des sciences de la nature. Une mise en évidence des limites de la connaissance de la nature en découle, limites dues à l'état actuel de l'évolution de l'humanité.

D'ailleurs, le titre de ce cycle reprend celui d'une conférence donnée à Leipzig en 1872 par Du Bois-Reymond. Dans cet exposé, le rationaliste français avait déjà estimé que la science se heurterait toujours à deux limites qui bornent son champ d'activité. D'une part, celle liée à la conscience qui ne peut jamais se connaître elle-même et d'autre part, celle inhérente à la matière dont la réalité se dérobe en aspects de plus en plus disparates au fur et à mesure de l'approfondissement et de l'extension de nos connaissances. En quoi conscience et matière constituent-elles une polarité vers laquelle les efforts de connaissance convergent et butent ? L'approfondissement de cette question fait certainement partie des premiers pas de la démarche qui nous est ici proposée. Esquissons simplement quelques éléments permettant de le pressentir.

En ce qui concerne le pôle de la conscience, au niveau du processus de connaissance lui-même, les théories scientifiques ne naissent-elles pas bien souvent par des révélations soudaines et inexplicables bien plus que par une élaboration conceptuelle construite en pleine conscience ? Et la foi, ainsi que les différentes approches du psychisme, en particulier psychanalytiques, n'apparaissent-elles pas comme seules valides pour approcher cette limite ? En ce qui concerne l'autre pôle, celui de la matière, prenons un exemple. La matière « fer » peut être étudiée à partir d'une multitude de points de vue : celui du physicien (structure cristalline, résistivité électrique, configuration atomique...), celui du chimiste (propriétés des ions...), celui de l'ingénieur (utilisation en construction métallique...), celui du biologiste (rôle joué par sa présence dans les molécules organiques constituant les êtres vivants...), celui du médecin (propriétés thérapeutiques...), celui du pharmacien (préparation de remèdes...), celui de l'économiste (cours sur le marché des métaux, ressources mondiales...), etc. En développant et en affinant ses études, le spécialiste de chaque discipline cloisonne, isole, spécialise son point de vue par rapport à celui des autres. Quel langage commun peuvent trouver, par exemple, le métallurgiste et le médecin à propos du fer ? Cette spécialisation empêche que puisse apparaître, à travers la diversité de ces manifestations, une signature de l'élément fer. Cependant même une synthèse réussie de tous ces points de vue ne pourrait sonder la nature profonde du concept de matière, ce fantôme qui hante l'espace quand nous parlons de matière, pourtant issu de l'expérience quotidienne.

La connaissance de la nature apparaît donc limitée : limites dues à l'état actuel de l'évolution de l'humanité, mais aussi limite de la pertinence des concepts issus des sciences « exactes » pour la compréhension du psychisme et de l'organisation sociale.

Faut-il vraiment accepter ces limites comme un postulat intangible, un *ignorabimus* projeté jusque dans la vie sociale ? Non, Rudolf Steiner montre qu'elles ne sont pas inéluctables et propose un chemin pour les dépasser. En huit conférences, qui peuvent surprendre par la diversité des questions abordées, il fait émerger une méthodologie énoncée synthétiquement en quelques points. Il se réfère aussi bien aux idées de Newton, Darwin, Hegel, Marx, Stirner, Goethe... qu'à l'évolution de l'enfant dans les premiers septénaires (rôle des différents sens), qu'aux concepts d'amour, liberté, peur, doute, claustrophobie, foi, scepticisme... qu'aux modes de connaissance de l'Orient ancien tel que rapportés dans les Vedanta, etc. Mais les conférences sept et huit tirent de cette riche diversité de sujets la synthèse d'une démarche cohérente qui pourra permettre de dépasser ces limites de la connaissance de la nature et qui se résume en quatre points :

- développer notre pensée selon la voie décrite dans *La philosophie de la liberté* ;
- mettre cette pensée pure et abstraite entre parenthèses et contempler les phénomènes en les laissant vivre dans le mouvement, l'équilibre et la vie ; notre organisme réagit alors en imaginations ;
- suite à cette contemplation, notre pensée pure, développée à la première étape, se sature de contenu et conduit à l'inspiration ;
- possibilité d'atteindre l'intuition en reliant l'inspiration à l'imagination.

Nous trouvons là une des expressions les plus concises de la démarche pour une métamorphose du courant scientifique : un chemin qui complète la méthode scientifique traditionnelle développée dans son essence au seuil de la matière et qui passe par l'autre pôle, celui de la conscience.

Attirons l'attention sur un point qui nous semble particulièrement éclairer les étapes à franchir. Avant d'exposer la voie par l'imagination résumée ci-dessus, Rudolf Steiner donne la position de la phénoménologie goethéenne et du chemin proposé dans *La philosophie de la liberté*, par rapport aux deux limites : « *Au pôle de la matière se situent (..) les résultats issus du goethéisme, au pôle de la conscience les résultats que l'on peut trouver sur le chemin méthodique sur lequel j'ai tenté d'édifier modestement ma Philosophie de la liberté.* » La position historique des deux approches est donnée très explicitement à la fin de la troisième conférence, dont voici un large extrait : « *Ce que Goethe cherche, par conséquent, c'est une activité mathématique modifiée, métamorphosée, une introduction de l'activité mathématique dans les phénomènes. Voilà ce qu'il demande en fait d'activité scientifique. Goethe a pu ainsi faire quelque lumière sur un pôle qui apparaît autrement bien obscur, si nous posons le simple concept de matière. Nous verrons comment Goethe est parvenu à ce pôle, et comment nous, modernes, nous devons tenter de parvenir à l'autre pôle, au pôle de la conscience. Il va nous falloir maintenant chercher de même dans l'autre direction, et voir comment des facultés de l'âme s'avèrent actives au sein de l'entité humaine, comment elles croissent et se dégagent de la nature de l'homme, puis s'activent extérieurement. Il va nous falloir chercher cela. Nous verrons alors que, face au mode d'appréhension du monde extérieur que constitue la phénoménologie goethéenne, il faudrait placer une appréhension du monde de la conscience humaine ayant la même qualité, (..) une appréhension comme celle que j'ai modestement tentée dans ma Philosophie de la liberté.* »

Notons encore deux dangers qui guettent la quête vers ces seuils. La première erreur est celle commise lors de la création des modèles de la matière. Dans ce cas, la science franchit avec ses idées claires cette limite du sensible par une sorte d'effet d'inertie des idées, de balistique des idées, qui conduit notamment aux théories atomistiques. Goethe, lui, a voulu et su rester à cette limite et appliquer les concepts à l'intérieur du monde sensible. La deuxième erreur surgit si de même par enthousiasme on veut franchir la limite de la conscience avec le penser pur nouvellement conquis sur le chemin indiqué par *La philosophie de la liberté*. On néglige alors l'apport des perceptions sensorielles et dévie ainsi progressivement vers le sectarisme. Dans cette perspective, remarquons que, selon ses penchants

personnels, on pourrait être tenté d'aborder le problème de la connaissance en privilégiant soit la phénoménologie goethéenne, soit la démarche de La philosophie de la liberté. Les tenants de l'une ou l'autre approche constateront comment Steiner les intègre toutes les deux dans une dynamique qui les dépasse.

Insistons encore sur ce point qui nous semble capital : le rôle primordial que joue l'organisation corporelle de l'être humain dans ce processus vers l'imagination, en particulier celui des deux triades de sens que sont les sens du toucher, de l'odorat et du goût, d'une part, et celle des sens de l'équilibre, du mouvement et de la vie, d'autre part. Les sensations et les perceptions sont délibérément travaillées de façon à pénétrer l'ensemble de notre corporéité par les sens du mouvement, de l'équilibre et de la vie. Sans préjugement abstrait de la réalité sensorielle, notre propre organisme accède alors à l'imagination. Steiner signale qu'il ne faut pas rester au niveau de la première triade de sens, sous peine de s'enfermer dans un mysticisme voluptueux. Si ce nouveau processus réussit, pensée et perception se répondent, se fécondent. Progressivement cet acte de connaissance va atteindre le plan où la liberté et l'amour humains vont se rencontrer. La connaissance se moralise.

Rudolf Steiner insiste vigoureusement sur l'actualité de la question. Pour lui « *cet autre chemin par l'imagination, c'est celui qui doit fonder ce qui sous forme de courant de la science de l'esprit, sous forme d'évolution de l'esprit doit aller de l'Ouest vers l'Est si l'humanité veut progresser.* » Cette démarche permet aussi d'aborder l'énigme de la matière de façon renouvelée. Mais elle nécessite le courage d'aller à contre-courant et d'accepter aujourd'hui, paradoxalement, que la connaissance plonge ses racines dans notre propre corporéité. Cette étape ne semble pas encore être largement reconnue. Nous éprouvons une grande satisfaction en pensant que les lecteurs de langue française puissent désormais partager cet enjeu enthousiasmant.

Mais notre enthousiasme est-il fondé ? Qu'en est-il aujourd'hui de ces considérations développées en 1920 ? Restent-elles valables ? À notre avis, oui. L'évolution considérable des sciences, en élargissant le champ du connaissable bien au-delà des limites du XIXe siècle, n'a fait que préciser, ciseler notre connaissance de la réalité. Le point de départ du renouvellement proposé ici s'en trouve d'autant renforcé.

Rudolf Steiner signale lui aussi que la voie qu'il propose dans *Comment parvient-on d des connaissances sur les mondes supérieurs* a été décrite pour tout un chacun, tandis qu'ici il a explicitement tenu compte d'auditeurs formés aux disciplines scientifiques traditionnelles. Faudrait-il en conclure que ce cycle est réservé aux scientifiques ? Non, bien sûr. Aujourd'hui, le mode de pensée de la science imprègne la société bien au-delà de la sphère des scientifiques professionnels. Plus encore, pour celui qui accède difficilement aux ouvrages anthroposophiques s'appuyant directement sur des descriptions détaillées du monde spirituel, sur l'ésotérisme chrétien, etc., ces huit conférences pourraient constituer une porte d'accès à l'anthroposophie. Par la synthèse d'aspects largement développés pour eux-mêmes ailleurs, ce cycle peut permettre de trouver une motivation claire pour approfondir progressivement les différents aspects de l'œuvre de Steiner.

Nous sommes heureux que ce texte soit désormais accessible aux lecteurs français. Cette publication suscitera certainement l'enthousiasme de celles et ceux qui cherchent si surmonter les obstacles considérables posés par le mode de connaissance lui-même, en particulier par son absence de lien constitutif avec l'élément moral. Il s'agit là d'un enjeu social fondamental pouvant mener à une renaissance d'une connaissance du monde et de l'homme dont les fruits sont compatibles avec la vie.

---

<sup>1</sup> Éditions Novalis 1995, traduction Geneviève Bideau.